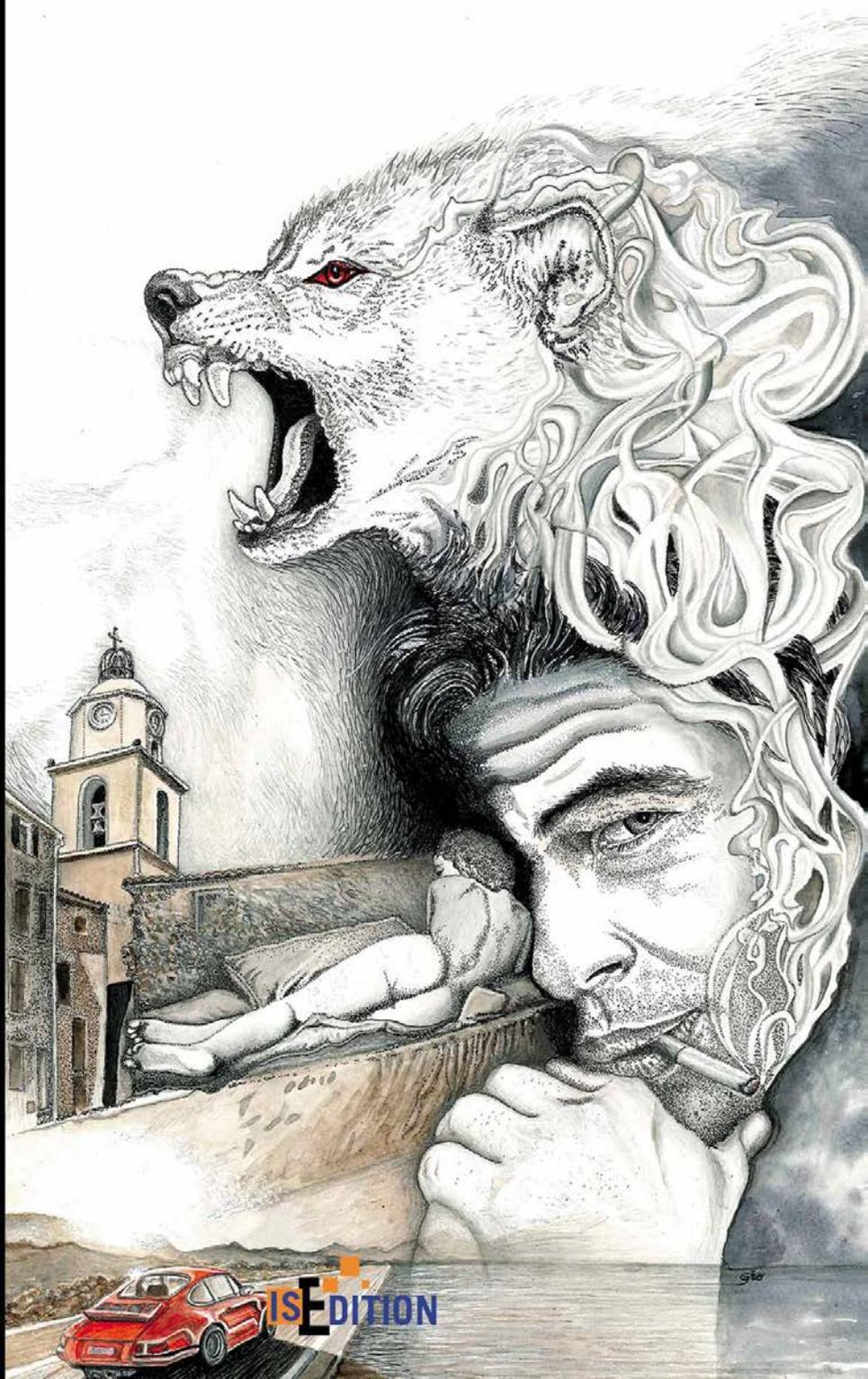


HANNA VERNET

LA NUIT LES LOUPS



ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com / isedition

Twitter.com / is_edition

Google.com / +is-edition

© 2017 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-139-7

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-140-3

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli

Illustration de couverture : © Gio (www.facebook.com/giospaintings)

Collection « Romans »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

HANNA VERNET

LA NUIT LES LOUPS

ISEDITION

RÉSUMÉ

Bili suivait le mouvement de la cigarette qu'il avait gardée à la bouche. Sam serrait les mâchoires. Puis il s'était rapproché et lui avait attrapé la main. Il avait commencé à la caresser et brusquement, il avait attrapé son couteau et lui avait fait une longue entaille dans la paume. Bili n'avait même pas crié. C'est à peine si elle avait osé sursauter.

Sam, concentré, avait reposé la cigarette dans le cendrier et il s'était mis à lécher la blessure. On aurait dit un loup qui se délectait du sang jailli du premier coup de croc infligé à sa proie. Ce fut la première blessure de Bili.

Entre rêve et réalité, présent et passé, Hanna Vernet retrace d'une plume sublime et inquiétante l'itinéraire d'un couple aux prises avec ses désirs, ses mensonges, ses refoulements... Un deuxième roman qui pose la question de l'animalité, du déni et de l'impossible résilience pour ceux qui restent sourds aux loups qui hurlent dans leur nuit intérieure.

À toi qui m'a remplie de ton absence.

« Le souvenir d'une douleur est aussi une douleur. »

Tahar Ben Jelloun, *Le Labyrinthe des sentiments*.

« N'est-il pas vrai qu'au départ de la vie on est un petit enfant qui croit à tout ce qui se présente sous le toit paternel ? Puis vient le jour laodicéen où l'on sait qu'on est pauvre et misérable et aveugle et nu, et, avec le visage macabre et désolé d'un spectre, on traverse en frissonnant une vie de cauchemar. »

Jack Kerouac, *Sur la route*.

*Quand nous aurons vieilli danserons-nous encore
Toi et moi à la nuit, toi et moi corps à corps ?
Nos fantômes mêlés, nos peines, nos regrets,
Pourras-tu les chasser, pourras-tu oublier ?*

*Quand nous aurons vieilli je te protégerai
Du beau temps, de la pluie, de la fin de journée,
De la mélancolie qui saisit tout à coup
À la fin de la vie, aux hurlements des loups.*

*Quand nous aurons vieilli tu me raconteras
Au fil de nos heures, des histoires de rois,
Des récits d'aventures vécues autrefois
Tu commenceras par « il était une fois ».*

*Quand nous aurons vieilli c'est moi qui bercerai
D'un regard attendri tes rires agacés,
Et quand nous tournerons nos yeux vers le passé
Nous y verrons l'Horloge et son ombre dorée.*

*Quand nous aurons vieilli et qu'il ne restera
Que toi, moi et la Vie, quel étrange combat
Nous mènerons alors ! Nous mènerons encore !
Pour inventer des pièges, pour tuer la Mort !*

*Quand nous aurons vieilli nous aurons le silence
De ceux qui savent faire taire la souffrance
Et porter sur leur cœur la peur des lendemains
Et balayer le spleen d'un sourire enfantin.*

*Quand nous aurons vieilli je saurai tout de toi
Quand nous aurons vieilli tu sauras tout de moi
Et nous irons tous deux comme des hors-la-loi
Caresser la Colombe du bout de nos doigts.*

« COMMENT BILITIS DÉCIDE DE PARTIR »

« Il est curieux que l'on dise de quelqu'un : "il se sauve" quand il s'en va. On ne peut pas se sauver en restant ? »

Frédéric Beigbeder, *Un roman français*.

« Les histoires qui finissent bien sont simplement les histoires qui finissent à temps. »

Dans ce bar, ce soir-là, ses amis la regardent comme si elle était folle. Elle ne leur en veut pas ; après tout, ces derniers temps, passer pour une folle est devenu son passe-temps favori. Et puis, peut-être qu'elle l'est un peu, ou passionnément, dans le fond, elle s'en fout. Ce qu'il s'est passé, elle a du mal à s'en souvenir. Des voix, des images, un parfum. C'est où le bonheur ? C'est quand ? Elle pressent que c'est ici et maintenant, mais elle n'arrive plus à s'en saisir. L'instant présent est déjà le passé immédiat.

Elle se lève. Elle a chaud et elle veut partir. Trop de bruit, trop de monde. Et puis elle en a marre qu'on cherche à lui changer les idées tout le temps et qu'on prenne soin d'elle, comme si elle était

convalescente. Elle en a marre qu'on scrute la moindre émotion, la moindre saute d'humeur qui pourrait témoigner qu'elle est encore en vie. Victoria et Paul veulent être gentils, mais ils sont amoureux et vont se marier à la fin de l'année. Qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre du malheur ? Elle en a marre. D'ailleurs, la vue de Victoria, prête à éclater sous son masque de femme enceinte, ça la dégoûte. Elle ne sait plus vraiment pourquoi une femme enceinte, pleine et déformée de vie, elle trouve ça obscène. En plus, la pauvre Vic n'a pas eu de bol, elle a chopé une acné carabinée. Putains d'hormones. Bref, elle en a marre.

– Je vais partir.

– On te ramène.

– Non, je veux dire, je vais partir loin, changer d'air, m'arracher, foutre le camp !

Elle ne s'est pas rendu compte qu'elle a hurlé les derniers mots. De toute façon, socialement, en ce moment, elle a du mal à donner le change, à rester cette personne aimable et avenante qu'en fait, elle n'a jamais été.

– Et le bar ?

– Ils se passeront de moi.

– Mais c'est bientôt la saison, Sam va être furieux, non ?

– Sam n'est jamais satisfait de toute façon.

Sam, c'est l'homme avec qui elle vit. Le bar, c'est « Le Bazar », à Saint-Tropez. Il porte bien son nom d'ailleurs. C'est toujours le bordel là-dedans. Des putes et des milliardaires. Des milliardaires et des putes. Et Sam.

C'est pour lui qu'elle est restée. Elle était arrivée un jour sur un coup de tête, après une énième dispute avec sa mère. Elle voulait du soleil. Elle avait pris le train, comme ça, pour « foutre le camp », et elle avait atterri un soir sur le port de Saint-Trop'. Un peu parce qu'elle avait vu des images à la télé, et aussi parce que dans « SaintTrop' », il y a « trop » et elle, elle n'en avait pas « assez ». Alors

elle s'était dit « *pourquoi pas ?* ». Elle était plutôt jolie, rien d'exceptionnel non plus, mais elle avait un don. Elle savait observer les gens, elle sentait les âmes. À la seconde où elle rencontrait quelqu'un, elle en connaissait les forces et les faiblesses, elle développait des stratégies de séduction. Elle savait exactement de quoi cette personne avait besoin et, surtout, de quoi elle était capable. Et ça, ça n'a pas de prix pour une boîte comme « Le Bazar ». Sam l'avait donc engagée officiellement comme hôtesse ; en réalité, elle était plutôt physionomiste. À l'époque, elle avait dix-neuf ans. Sam en avait vingt-cinq. La boîte venait d'ouvrir, c'était son bébé à lui. Elle en était tombée amoureuse parce qu'il avait toujours l'air étonné. Étonné d'être en vie, d'être ici, dans le luxe. Lui aussi était arrivé par hasard. Celui qui fait bien les choses. Une somme de rencontres improbables qui vous mènent là où vous n'auriez jamais imaginé échouer. Bref, ils étaient jeunes, Sam était beau. Ils étaient en vie.

Mais tout passe. Peu à peu, Sam avait cessé de s'étonner. Peu à peu, ils avaient cessé de s'aimer. Bien sûr, ils ne se l'étaient pas avoué tout de suite. On a toujours du mal à s'avouer ce genre de choses. Parce que c'est quand même chiant de se dire qu'on s'est trompé quand on se jurait l'éternité et qu'on ne sera pas l'exception. Celle qui confirme la règle. Alors, ils avaient continué comme si rien ne changeait. Certes, Sam n'était pas milliardaire – même si franchement, il n'avait pas à se plaindre –, mais il se tapait de plus en plus de putes, de celles qui ne se font pas payer. Ce qui rendait la situation encore plus glauque pour Bilitis. Parce que des pros, des vraies putains qui connaissent leur métier, elle aurait compris. La transgression, tout ça. Mais les petites catins de troisième zone qui se font sauter dans l'espoir de mettre le grappin sur un compte en banque bien garni, ça la vexait presque. Heureusement, quelqu'un avait inventé la vodka. Alors ça passait, elle oubliait que Sam ne rentrait plus, ou alors très tôt le matin, et qu'il préférait dormir dans le canapé du salon. Salon

de cent mètres carrés quand même. Ça aussi, ça aidait pas mal. Surtout quand on ne voulait pas se croiser.

Elle ne le trompait plus. Non pas qu'elle l'aimait encore, mais elle n'avait plus envie de grand-chose. Elle avait tout. Elle en avait enfin « trop ». Et puis, parfois, quand il était pris d'angoisse, Sam venait la rejoindre dans l'ancien lit de leurs amours étonnées, et ils se mélangeaient. Parce que ça rassure de faire l'amour, se remplir de l'autre. Et c'est surtout quand on a tout qu'on a besoin d'être rassuré. Quand on n'a rien à perdre, on s'en fout.

* * * * *

– J'ai toujours trouvé ça étrange que tu vives encore avec Sam. Même quand tu as rencontré Matthias, t'as pas eu envie de partir ?

– Partir où ?

Vic a l'air décontenancé. Au début, elle pensait que Bili voulait se donner un genre en répondant toujours à côté, mais depuis le temps, elle s'est fait une raison. Bili ne fait pas exprès. Elle n'est tout simplement jamais vraiment là.

– Je ne sais pas. Vivre avec Matthias, par exemple ? Ce n'est pas l'argent qui te manquait.

– Non. Ce n'est pas l'argent.

– Je comprends. Dix ans avec le même homme, ça crée des liens. En tout cas, c'est bien que tu partes maintenant. Peu importe où. L'essentiel, c'est que tu y trouves ton bonheur.

Vic. La spécialiste de la phrase creuse et toute faite. Bili a envie de lui arracher les dents une par une. Mais elle se ravise. Vic a un côté attendrissant quand elle essaie de la réconforter, même si elle n'arrivera jamais à se mettre à sa place. Ça, c'était le don de sa meilleure amie, Lucie. Elle savait tellement bien se glisser dans sa peau pour la comprendre que finalement, elle a fini dans son lit, avec Sam, précisément. À cet instant, Lucie lui manque. Vraiment. Même si, à elle aussi, elle rêve d'arracher les dents.

* * * * *

Elle décide de rentrer, mais avant, elle veut passer par Le Bazar. Elle habite avec Sam au-dessus du bar, un magnifique loft, en réalité deux appartements qui communiquent. L'immeuble leur appartient. *Ce sera plus pratique.* « Le Bazar » s'étale en lettres argentées sur un fond de lumière mauve. On entre dans l'établissement par la terrasse, de plain-pied sur le port. Elle est traversée par un petit chemin en lattes de bois. De part et d'autre, des petites tables basses, rondes, en verre blanc, sont disposées en ligne, avec pour chaises des petits poufs en cuir noir et blanc. Tout est inondé d'une lumière violette qui rappelle la couleur de la devanture. En suivant les lattes, on arrive à l'intérieur du bar. Une petite marche marque la limite entre intérieur et extérieur face à un énorme bloc d'acier. Une idée de Sam. Dessus, le plus souvent, des plateaux attendent leur commande au milieu des flyers des différentes soirées à venir et des cendriers, blancs eux aussi. Quelquefois, des gogos viennent s'y agiter. Les murs sont noirs.

Elle longe le comptoir du bar qui dessine un rectangle dans l'espace et fait le tour de l'établissement. Autour, quelques clients boivent du champagne dans des flûtes où flotte une framboise. À l'intérieur, le même mobilier qu'en terrasse, en noir : les tables basses, les poufs et des fauteuils. Tout au fond, les mêmes tables, mais hautes. Le comptoir aussi est noir ; on dirait du marbre mais ce n'en est pas. Le sol est saupoudré de milliers de petites paillettes argentées qui prennent, elles aussi, une teinte violette en fonction de la lumière. L'ensemble crée une ambiance sombre mais plutôt raffinée, dans le genre néobaroque.

Elle aperçoit Sam au fond, en pleine conversation avec l'un des videurs.

- T'étais où ?
- Je buvais un verre avec Vic et Paul. Tout se passe bien ?

– Plutôt. On a une enchère d'addition entre deux tables. La table du fond en est à quatorze mille et celle d'en face presque dix-sept mille, on attend la suite !

– Je monte me coucher.

– Je te rejoindrai peut-être en rentrant...

– Qu'est-ce qu'il se passe ? T'as pas trouvé ton bonheur ce soir ? Pourtant, c'est pas les poufs qui manquent, et je parle pas du mobilier ! Tiens d'ailleurs, je les supporte plus ces poufs, j'en ai marre qu'on me les crève à coups de talons ! Des fauteuils ! Des chaises ! Des canapés ! Mais fais disparaître ces poufs ! MERDE !

Sam ne répond pas. Sam a l'habitude de ces sorties de route. Il se contente de la regarder avec un rire coquin au fond de l'œil. Depuis qu'elle est malheureuse, il la trouve belle. Elle n'a jamais vraiment été heureuse, mais depuis quelque temps, elle est désespérée et ça la rend désirable. Parce que Sam aussi en a marre de ne voir que des gens qui ont tout. Son désespoir à elle est carrément indécent au milieu de ce luxe. Et lui, il aime l'indécence.

– Je te rejoins.

– Je vais dormir !

– Je te réveillerai.

Elle passe par la porte de derrière, c'est plus court, et comme elle n'a pas envie de jouer les hôtes, c'est plus simple. En montant les escaliers, elle est prise d'une angoisse irréprouvable. Il va falloir dire à Sam qu'elle s'en va. *Comment ?* Elle imagine déjà la scène.

Quand elle est rentrée, elle n'a pas pu dormir. Un peu parce qu'il lui avait dit qu'il la rejoindrait, mais aussi parce qu'elle s'était mise à imaginer sa vie sans lui. Depuis presque dix ans qu'ils étaient côte à côte, elle se demandait ce que ça ferait, elle sans lui, lui sans elle. C'est vrai, on pense souvent à la mort des gens qu'on aime. Parce qu'on

sait que ça peut arriver n'importe où, n'importe quand. Réflexe reptilien. Mais jamais à la vie qu'ils pourraient avoir ailleurs, sans nous, ou alors, c'est qu'il est déjà trop tard. C'est un peu comme s'ils nous tuaient aussi. Comment allait-il réagir ? Elle l'avait attendu jusqu'à cinq heures, puis elle avait sombré dans le canapé du salon.

Un rayon de soleil droit dans l'œil l'avait réveillée un peu plus tard. Bouche pâteuse, nausée et vertige. Non, elle n'était pas enceinte, juste alcoolique. Rassembler ses forces pour se lever, se doucher, s'habiller. Mettre un pied devant l'autre. Pour aller où ? Déjà jusqu'à la cuisine. Urgence du café.

En passant devant la chambre, elle jette un œil dans l'entrebâillement de la porte. Sam dort, profondément. À quelle heure est-il rentré ? Ils ne se posent plus ce genre de questions depuis longtemps, mais ce matin, soudain, elle voudrait savoir.

Café. Clope. Le matin, souvent, elle est seule avant que la femme de ménage arrive. Alors elle en profite pour se remémorer les rêves de la nuit qui vient de passer. Une conversation entre elle et son ombre. Ses rêves sont étranges. Comme des visions. Mais elle ne croit pas à ces arnaques. Elle a toujours détesté la nuit. Pour elle, les nuits sont plus longues que les jours. C'est aussi pour ça qu'elle a choisi la vie nocturne. Plus facile. Urgence de l'oubli. Urgence de la lumière. Même si elle est artificielle. En plein dans la face, comme un seau d'eau glacée. Souvent, à l'aube, elle scrute les couleurs du ciel depuis les baies vitrées du Bazar, elle a toujours peur que le soleil ne se lève plus, comme ça, brutalement, comme un jour elle aussi n'a plus trouvé de raison pour se lever. Est-ce que le soleil aussi a des névroses ? D'où lui vient la force de se lever, inlassablement ? D'où vient sa lumière ? Mais il faut bien dormir. À coups de cachetons, parce que ça aussi c'est plus facile. Pragmatisme versus désespérance.

La nuit, les loups.

Elle n'arrive plus à dormir. Rien de plus naturel pourtant. Mais Bilitis a peur. Elle dit souvent que dormir, c'est mourir. Accepter de se

quitter. Bilitis a peur. De ne pas se réveiller. Ou peut-être que ce serait mieux finalement, elle n'en sait rien.

La nuit, des loups. Blancs.

Nausée. Elle va rendre le café dans les toilettes. Amertume sur les gencives. Langue râpeuse. Autre clope.

Sam s'est levé. Midi. Quand il rentre dans la cuisine, elle ne peut pas s'empêcher de sursauter. Il est beau, et ça la surprend toujours. La beauté, c'est cruel, ça s'impose à vous, c'est là. Point. Il n'y a pas de raison d'être beau. C'est un don, mais qui ne sert que celui qui le reçoit et gifle tous les autres. La beauté, c'est une brûlure. Pourtant, Sam est beau. Vraiment beau.

Elle se souvient de la première fois qu'elle l'a rencontré. Quand elle s'était plantée devant Le Bazar, parée de son plus bel air faussement tranquille, et qu'elle se cramponnait à son sac imitation Chanel pour ne pas que ses mains tremblent. Il était dehors. Il fumait. Elle l'avait remarqué en arrivant. Pas lui. Il était adossé au mur et fixait le port. Petit côté James Dean, version latino. Sa mère était mexicaine, et il avait hérité de ses petits yeux jaunes qui vous transpercent et vous regardent de biais. « Smoked-eyes » comme disent les Anglais. Il était grand, musclé, avec d'épais cheveux bruns qui lui tombaient un peu sur le visage. Bref. Bilitis l'avait remarqué. Parce qu'il avait l'air aussi seul qu'elle, voire plus. *Est-ce que c'était possible ?* Et parce qu'il était beau.

Bien sûr, le videur ne l'avait pas laissée rentrer. Trop jeune. Pas assez jolie. Et aucun signe d'une quelconque fortune qu'elle aurait pu dilapider dans l'espoir de faire rager papa, PDG de machin-truc, patati patata. Bref, le videur ne l'avait pas laissée rentrer. Elle était un peu ennuyée. Non pas que la perspective d'une soirée en boîte à SaintTrop' la faisait pâlir d'envie, mais plutôt qu'elle ne savait pas vraiment où elle pourrait passer la nuit. Elle avait compté rester là,

dans la boîte, pour aller ensuite s'échouer au bord de l'eau et dormir toute la journée, parce qu'elle n'avait pas les moyens de se payer une chambre d'hôtel et qu'elle ne connaissait personne. Ça bousculait ses plans. Le videur, grosse brute, la fixait en levant un sourcil du genre « Y'a un truc que t'as pas compris quand j'ai dit "non" ? ». Elle trouvait sa façon de secouer la tête de droite à gauche avec le sourcil relevé plutôt étrange. Mais elle ne pouvait pas bouger. Elle était comme fascinée, et elle restait plantée là, l'air absent à fixer le vide, et derrière le vide, le videur. C'est à ce moment que Sam s'était approché. Il lui avait attrapé les épaules délicatement par-derrière, l'avait ramenée sur le côté et s'était planté devant elle.

- C'est quoi ton nom, miss ?
- Bili.
- OK, Bili. Qu'est-ce que t'as pris exactement ?

Jusque-là, elle avait gardé les yeux baissés et les avait brusquement relevés. Et c'est là qu'elle avait remarqué son regard jaune. Brûlant. Comme un soleil obscur. *Celui de la mélancolie, il est pas noir plutôt ?* Il la regardait avec pitié. Elle avait détesté ce moment.

- J'ai rien pris.
- D'accord miss. Alors quand Mouss te dit de bouger, tu bouges.

Il avait un léger accent. Elle n'avait rien répondu. Alors, il avait froncé les sourcils et penché la tête.

- Tu venais rejoindre des amis ?
- Non.
- Tu es toute seule ?

Comme elle ne répondait pas, il avait fini par lui demander si elle faisait le tapin.

- Non.
- Alors ne reste pas là. Les boîtes, c'est pas ce qui manque ici, t'en trouveras bien une qui te laissera rentrer. File.

Et il avait disparu derrière les baies vitrées de la terrasse. Elle était partie faire un tour dans les ruelles. Elle savait bien qu'elle ne rentrerait nulle part. Elle entendait partout la musique et les rires. Les cris. Des bruits de succion. Ça sentait le cigare, la vodka et les parfums chers. Et elle avait fini par revenir devant Le Bazar. Sam l'avait récupérée sans un mot à la fermeture. Et sans un mot, il l'avait fait monter dans sa Porsche et l'avait ramenée chez lui.

* * * * *

Sam boit son café. En silence. Comme elle le fixe depuis qu'il est entré dans la cuisine, il finit par relever la tête avec un léger agacement, imperceptible, mais qu'elle a assez vu pour le reconnaître. Tête penchée. Sourcils froncés. Regard brûlant.

- Oui ?
- Rien.

Comme ce jour où elle était restée fascinée devant le mouvement de tête de Mouss, le videur, elle est paralysée. Elle n'arrive pas à se lever du comptoir et à laisser Sam. *Une lettre ?* Oui, c'est cela, il faut qu'elle lui écrive une lettre. Parce que face à ces deux yeux incandescents, elle n'arrivera jamais à dire à cet homme qu'elle s'en va avant d'être consumée. La beauté, c'est une brûlure.

Elle risque quand même une question pour briser le silence glacé.

- Sam, pourquoi on vit encore ensemble ?
 - Il est trop tôt pour ce genre de question.
- Il a répondu sans même relever la tête.
- Il est midi.
 - Alors, il est trop tard. J'ai une longue journée et une longue nuit qui m'attendent.
 - Je ne veux pas discuter, je te pose une question. Je voudrais juste, pour une fois, que tu prennes le temps de me répondre !

Il repose sa tasse calmement. Trop calmement. Bili sent son estomac se serrer, parce que le calme chez Sam n'est jamais bon signe. Il attrape son paquet de cigarettes doucement, en tire une et la porte à ses lèvres. Flamme bleutée. Ride qui se creuse entre les sourcils. Elle regrette déjà d'avoir posé la question. Mais contre toute attente, il répond en recrachant la fumée.

– Parce que tu m'aimes. Et j'aime que tu m'aimes.

Elle avait pensé à toutes les réponses sauf à celle-là, la plus évidente. Réponse d'orphelin égocentré.

Sam a perdu sa mère très jeune. Prostituée et camée jusqu'à l'os. Drame banal au Mexique pour les femmes qui doivent élever leurs enfants dans la pauvreté totale. Faire la pute pour nourrir ses gosses. Se droguer pour oublier qu'on n'a pas le choix. De sa courte vie miséreuse là-bas, Sam a gardé d'éternels cernes noirs qui lui donnent à lui aussi l'air d'un camé, repent. Merveilles de la génétique. Et des traces de brûlures de cigarette et de lacérations dans le dos dont il n'a jamais parlé. Sam a soif d'argent parce qu'il a soif d'amour. Son père, un riche homme d'affaires qui avait profité d'un séjour en Amérique latine pour engrosser la pauvre Manuella – et qui n'avait plus jamais donné de nouvelles –, l'avait récupéré à la mort de celle-ci après s'être assuré que ce garçon était bien le sien, parce qu'« avec les putes, on ne sait jamais », et Sam s'était retrouvé catapulté dans le luxe du jour au lendemain. Il avait douze ans. Père richissime mais absent. Scène de vie d'une banalité terrifiante. Beaucoup d'argent et peu d'amour, voilà comment il avait passé le temps jusqu'à ce qu'il rencontre Bili.

D'où cette réponse absurde. Sam n'aime pas. Il ne sait pas aimer. Il aime qu'on l'aime. Plus qu'une nuance, un abîme dans lequel s'était précipitée leur belle histoire d'amour. Mais Bili sait que cette triste histoire ne ferait pleurer personne. Parce qu'elle est bien trop belle pour la plupart des gens qui les entourent.

– C’est du narcissisme ça, pas de l’amour. Tu n’as rien d’autre à dire ?

– Si. Mais ça deviendrait une discussion. Je t’ai dit qu’il était trop tôt pour ça.

Et voilà. Il s’est levé et a filé sous la douche. Bili reste seule au comptoir de la cuisine. *Une lettre.* Oui, mais quelle lettre ? Qu’est-ce qu’elle pourrait mettre dedans pour expliquer son départ ? Le vide qu’elle ressent sans raison ? L’angoisse des jours qui se répètent ? Du soleil qui pourrait ne plus se lever ? Et dans le fond, est-ce que tout ça l’intéresserait, lui ? Elle n’est même pas sûre qu’il la lirait jusqu’au bout, cette lettre. Mais c’est la seule porte de sortie qu’elle a trouvée pour l’instant, et elle n’a pas l’énergie – ni l’envie d’ailleurs – pour en trouver une autre. *Une lettre.*

«Je ne sais pas pourquoi j’écris cette lettre. Peut-être parce que je voulais faire le point, la liste des choses qu’on aurait eu le temps de faire si on ne s’était pas laissé piétiner par la vie. Des choses simples comme voyager, regarder des films, s’ennuyer le dimanche...

C’est tellement banal que ça ferait une chanson d’amour bien nulle. Mais tu détestes les chansons d’amour et je ne sais plus pourquoi je t’écris... Ce n’est pas la fin de l’amour, ce n’est pas cette douleur. Ce n’est pas une douleur. C’est autre chose. Comme un voile. Quelque chose sur moi, en moi. Je ne sais pas ce que c’est, mais je sais que c’est essentiel et que je devrais faire sans maintenant. Comme si je me croisais dans un couloir. Certains sont doués pour la vie, d’autres non. Tu sais, j’ai peur du silence. Je crois que c’est pour ça que je suis restée avec toi au Bazar. Pour faire taire le silence. Quelques minutes, quelques heures. C’est pour ça que j’ai rassemblé tout ce qui me restait de courage et d’espoir pour croire à notre histoire.

J’étais en colère contre toi, parce que je t’avais donné mon premier “je t’aime”. Mais j’ai compris que c’était bien finalement, il allait finir par mourir dans le fond de ma gorge tôt ou tard et peut-être même m’étouffer. Il est bien là où il est maintenant. Qu’il y reste...

Je sentais quelque chose d'important avec toi, de différent, quelque chose qui changerait le cours de ma vie. C'était la première fois que je me sentais. Moi-même. Au monde.

Elle est nulle cette lettre, on la dirait sortie d'un (très) mauvais roman. Décidément, j'aurai jamais la plume... Je voulais te dire des tas d'autres choses mais ça ne vient pas, alors tant pis.

Je crois que je me disais que ça m'aiderait à mettre des mots sur ce que je ressens, mais non. J'y arrive pas. Peut-être parce que je ne ressens plus rien, donc... Il me semble que c'est le moment où je te souhaite de trouver le bonheur, et le meilleur pour la suite. Évite le bonheur, il tue le meilleur en nous je pense, il endort cette partie de l'âme qui se débat. Ne cultive pas non plus l'insatisfaction, elle aveugle et rend amer. Je préfère te souhaiter de trouver le sens. Ton sens.

J'ai aimé t'aimer.

Bili. »

Elle a attendu qu'il parte et posé l'enveloppe sur le comptoir de la cuisine. Elle a quand même eu quelques larmes, et surtout le regret de ne pas se souvenir de la dernière fois qu'ils s'étaient embrassés. Mais elle a fermé la porte sans se retourner.

Arrivée à la gare routière, elle s'est croisée quelques années plus tôt, avec son petit sac et ses rêves dedans. Quand elle est montée dans le bus, elle s'est vue descendre, et par la fenêtre, elle a suivi, du plus loin qu'elle a pu, la jeune fille révoltée qu'elle était et qui marchait d'un pas décidé vers n'importe quel destin pourvu d'échapper au sien. Quand elle s'est vue disparaître au coin de la rue, elle a été comme soulagée, et en même temps, elle s'est sentie encore plus seule. *C'est donc possible ?* L'ennui, c'est que la jeune femme qu'elle venait de perdre de vue avait toute son énergie et quelques années de moins. Qu'est-ce qu'elle allait faire, elle, maintenant ? Et pour commencer, il allait où ce bus ?

FIN DE L'EXTRAIT

Il reste 80% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
Dédicace.....	5
Citation.....	6
Prologue.....	7
« Comment Bilitis décide de partir ».....	9
« La nuit ».....	22
« Le secret ».....	29
« Un soleil ».....	43
« Des océans ».....	50
« L'autre ».....	54
« Où es-tu ? ».....	61
« Les loups ».....	67
Épilogue.....	84

Remerciements.....	88
À propos de l'auteur.....	89
Ce livre vous a plu ?.....	92
Découvrez nos autres livres.....	93